

Laval théologique et philosophique



Vasundharā FILLIOZAT, *Le Rāmāyaṇa. L'Épopée illustrée par les sculptures des temples de Hampi. Morceaux choisis et commentés par Vasundharā Filliozat. Paris, Éditions Agamāt, 2007, 272 p. et 16 pl.*

André Couture

Volume 64, numéro 2, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/019516ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/019516ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couture, A. (2008). Compte rendu de [Vasundharā FILLIOZAT, *Le Rāmāyaṇa. L'Épopée illustrée par les sculptures des temples de Hampi. Morceaux choisis et commentés par Vasundharā Filliozat. Paris, Éditions Agamāt, 2007, 272 p. et 16 pl.*] *Laval théologique et philosophique*, 64(2), 553-554.
<https://doi.org/10.7202/019516ar>

pas qu'il est inintéressant. Les traductions de la *Bhagavad-gita* qu'on y trouve sont fiables, même si certaines adaptations à l'Occident ont de quoi surprendre (*loka*, qui signifie monde, est traduit ici par planète). Caitanya (1486-1533) avait renouvelé au Bengale la dévotion à Vishnou, qui finit par décliner à nouveau à la fin du 19^e siècle. Il fallait un nouveau départ, qui déboucha à partir de 1966 sur une internationalisation du mouvement. Ce livre s'inscrit dans cet effort pour faire de Krishna un dieu universel. Ce n'est donc pas par hasard si, en plus de la *Gita*, on cite comme des autorités le *Shrimad-Bhagavatam* (c'est-à-dire le *Bhāgavata-Purāna*) et surtout le *Bhakti-rasāmrita-sindhou* de Rūpa-gosvāmin, un disciple de Caitanya (p. 49, 258), une œuvre qui a été composée un peu avant 1541. Ce livre est très bien présenté, avec des nomenclatures et des encadrés (on en trouvera la liste en p. 278-279), des annexes, et constitue certainement un excellent choix pour celui ou celle qui voudrait s'initier à l'une des traditions hindoues les plus dynamiques aujourd'hui.

André COUTURE
Université Laval, Québec

Vasundharā FILLIOZAT, **Le Rāmāyaṇa. L'Épopée illustrée par les sculptures des temples de Hampi.** Morceaux choisis et commentés par Vasundharā Filliozat. Paris, Éditions Āgamāt, 2007, 272 p. et 16 pl.

Les livres en français portant sur le *Rāmāyaṇa* sont en train de se multiplier. On peut noter en particulier une traduction complète publiée sous la direction de Madeleine Biardeau par les Éditions Gallimard en 1999 (coll. « Bibliothèque de la Pléiade ») et un *Rāmāyaṇa conté selon la tradition orale* de Serge Demetrian chez Albin Michel (2006). Le présent livre réussit à se démarquer en abordant le *Rāmāyaṇa* à travers les représentations que l'on trouve à Hampi (le village auquel il faut accéder pour découvrir les ruines de Vijayanagara, l'ancienne capitale des derniers rois hindous du sud de l'Inde, de 1345 à 1565 environ), en particulier à travers les sculptures que l'on trouve dans le temple Hazara Rāma dont la construction a débuté avant 1416 (une inscription de cette date permet de le supposer).

M^{me} Vasundharā Filliozat possède l'art de plonger le lecteur dans un monde complexe où la dévotion à Rāma s'exprime à la fois dans le culte, dans les récitations de grands textes, autant que dans les images de pierre et le théâtre. « Comme de nos jours, dans les temples, des brāhmanes spécialisés étaient autrefois chargés de réciter le *Rāmāyaṇa* lors de certaines fêtes, notamment le jour de l'anniversaire de Rāma. Parfois, il y avait aussi des représentations théâtrales. Au moins trois ou quatre adaptations du *Rāmāyaṇa*, en kannāḍa et en telugu [des langues du sud], furent faites à l'époque de Vijayanagara. Ainsi on note que les sculpteurs des temples sont influencés par ce mouvement dévotionnel, par les récitations de l'épopée dans la langue originale ou dans les langues vernaculaires » (p. 9). Remarquons bien que, dans un tel contexte, il n'y a pas de « vraie version » ou de « seul texte authentique ». Ces artistes connaissent évidemment l'ancienne version sanskrite de Vālmīki et la récitent parfois, mais ils connaissent également les versions en langues locales avec d'innombrables variantes qui voyagent librement et résistent par-dessus tout à la tentation de se conformer à un modèle fixe. S'ils reprennent la version de Vālmīki, c'est à leur insu, tout simplement en laissant parler en eux la culture hindoue à laquelle ils participent inconsciemment.

Sous une présentation attrayante, ce livre, qui mêle habilement les images aux textes, est en fait une introduction à la langue sanskrite, plus précisément la suite des *Éléments de grammaire sanskrite*, publié en 1998 et réédité en 2002 et en 2007. On y trouve de courts extraits du *Rāmāyaṇa* choisis en fonction des scènes illustrées sur les temples, une traduction avec commentaire grammatical, ainsi que des notes qui permettent au lecteur d'entrer dans cette culture, de comprendre les

allusions rituelles, de se rendre compte des variantes multiples de l'histoire. Le livre se termine par un bref glossaire (p. 267-268), une bibliographie (p. 269) et la liste des références aux morceaux du *Rāmāyaṇa* qui ont été retenus (p. 270).

André COUTURE
Université Laval, Québec

Nicolás GÓMEZ DÁVILA, **Les horreurs de la démocratie. Scolies pour un texte implicite suivi de « Un ange captif du temps »** par Franco Volpi. Choix et préface de Samuel Brussell. Traduit de l'espagnol par Michel Bibard. Monaco, Éditions du Rocher (coll. « Anatolia »), 2003, 385 p.

Le génie épouse la nature de l'être qu'il persécute. Baudelaire était un génie blessé. Nietzsche, un génie foudroyé. On pourrait dire que Nicolás Gómez Dávila (1913-1994) est un génie *incisif*. Cet écrivain colombien, traduit en français pour la première fois, est un perceur de brèches dans les barrières du temps. Il sillonne les contrées de l'être à la recherche de cet « essentiel » dont parle Plotin, avec l'espérance comme seule alliée. Ses phrases concises — ses « scolies » — sont des ponts jetés sur l'abîme du monde pour unir l'intelligence au mystère. Il ne faut pas s'imaginer sortir indemne d'une telle traversée. Le verbe de Gómez Dávila agit comme un révélateur, éclairant ce qu'on ne voit pas, dénudant ce qu'on croyait voir et annonçant ce qu'on verra un jour. Il est clair qu'une telle œuvre n'a pas été écrite pour les buveurs de tisanes.

Nicolás Gómez Dávila se définit lui-même comme un passeur : « Je prolonge et je transmets une vérité qui ne meurt pas » (p. 364). Cette vérité qu'il prolonge et transmet, c'est la vérité du christianisme, mais aussi la vérité de la tradition classique occidentale, qui va d'Homère à Yeats, en passant par Platon, Montaigne et Edmund Burke. Gómez Dávila appartient à cette race d'hommes attentifs à ce qui échappe à l'usure du temps. Il traque l'éternité sur toutes les routes, qu'elle soit *manifeste* ou *cachée* : sur les cimes grandioses de la sainteté, du génie et de l'héroïsme, ou au cœur des gestes les plus simples de l'existence.

Il est impossible de distinguer l'éternel de l'éphémère si on barbote dans la cuvette des lieux communs de l'heure. Dédaignant l'« actualité » et ses rituels, Gómez Dávila déclare : « Je suis l'asile de toutes les idées frappées d'ostracisme par l'ignominie moderne » (p. 336). Cette profession de foi réactionnaire, évidemment peu faite pour plaire aux intelligences émasculées, ne doit pas être prise pour un soupir de conservateur fatigué. Gómez Dávila n'est pas un chronolâtre. C'est dans les instants d'éternité qui embrasent nos vies qu'il situe l'absolu. Et si le passé lui importe, c'est en tant que *vecteur* des choses sacrées et éternelles. Comme Bernanos, il pense que la modernité est « une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure » et, dans ce sens, il « n'argumente pas contre le monde moderne pour le vaincre, mais pour que les droits de l'âme ne se prescrivent pas » (p. 352). Ses scolies sont une défense et une illustration de la singularité des êtres et des choses. La faucheuse égalitaire, progressiste, étatiste, techniciste, industrielle, humanitariste, libérale et démocrate, dont les prétentions à la décapitation universelle sont confirmées chaque jour, trouve un ennemi de taille en Gómez Dávila. Aux leurres du catéchisme égalitaire, par exemple, l'écrivain colombien réplique par un réalisme psychologique implacable : « Si les hommes naissaient égaux, ils inventeraient l'inégalité pour tuer l'ennui » (p. 285). Au fond, ce que Gómez Dávila affirme, c'est que toute tentative de l'humanité pour se sauver elle-même finit dans un charnier.

On reprochera certainement à l'auteur des *Scolies* de ne pas *s'expliquer*. C'est le propre des esprits encroûtés d'exiger des explications là où il suffit de *sentir*. Chateaubriand l'avait compris : « La conversation des esprits supérieurs est inintelligible aux esprits médiocres, parce qu'il y a une grande partie du sujet sous-entendue et devinée. » Gómez Dávila s'adresse aux êtres que la médiocrité *assas-*